



Pas de cartes, ni de GPS pour Séké : seule une connaissance ancestrale du fleuve rend possible la navigation.

Photos Grégory Gérault

## Guyane. Descente du Maroni en pirogue



Saint-Laurent du Maroni se trouve à 300 km de Maripasoula par le fleuve.

Nous les parcourons en quatre jours, guidés par des Bushinenge, descendants

des Noirs-marrons, à la découverte de ce qui, pour eux, n'est pas une frontière entre Guyane française et Suriname, mais source de vie.

Après 8 heures 30 de vol, laissant derrière nous Orly-Ouest paralysé par la neige, nous atterrissons à Cayenne. Le lendemain matin, notre bimoteur à hélices survole l'Amazonie, en direction de Maripasoula. Ce n'est qu'à l'approche de la piste, que les nuages s'ouvrent, dévoilant une courbe du fleuve. Une ligne ocre dans une forêt sans fin au milieu des nuages. Nos affaires sont chargées sur la pirogue sous une première averse, qui ne nous laisse que le temps d'enfiler nos ponchos avant de s'arrêter. C'est la petite saison des pluies. La descente commence.

Première rencontre, et non des moindres, à Papaïchton avec le Grand-Man Donis. C'est le chef coutumier et religieux. Il y a un Grand Man par ethnie assisté de « Capitaines », femmes du fleuve, choisies par ses soins. Séké, notre guide, montre un grand respect pour le vieil homme à la sagesse et aux pouvoirs reconnus, y compris par les autorités françaises. Après cette rencontre, nous prenons livraison d'une peinture traditionnelle Tembé, qu'une cliente attend à Saint-Laurent. Le fleuve sert de mode de transport. Des pirogues lourdement affrêtées parcourent le fleuve, chargées de bidons de carburant, de marchandises, ou de passagers occasionnels.

### Les sauts des Abattis Kotika

Les Abattis Kotika sont là : 17 km de récifs et de tourbillons prêts à engloutir notre pirogue de 15 m. Le bivouac est installé. On se lave dans le fleuve au

milieu des rochers. Au menu du dîner, ti'punch et poisson accompagné de couac (semoule de manioc) et de fruits. Au moment de la vaisselle, les hommes de Séké ramassent de nombreux crabes sortis du fleuve. Il y aura des crustacés au petit-déjeuner pour les amateurs. En attendant, chacun rejoint son hamac à l'abri du carbet. La nuit s'écoule sous une lune pleine, le fleuve noir a des reflets argentés, le ciel est constellé de milliards d'étoiles, le bruit de l'eau berce notre sommeil. Au matin, nous entamons la descente des sauts des Abattis Kotika. Passé le premier, on comprend pourquoi on les appelle des sauts. La pirogue accélère, ralentit, décrit de larges courbes à la recherche du bistouri, l'endroit précis où elle peut passer. Elle saute et retombe dans une gerbe d'écume. Partout les rochers affluent ou se cachent entre deux eaux, raclant parfois le fond de la pirogue. À l'avant, Boaty, notre takariste (du nom de la perche qu'il utilise pour sonder le fond ou pousser), indique d'un signe de tête ou d'un mouvement d'épaule plus ou moins appuyé, la direction à suivre à Eddy, le costaud motoriste à l'arrière. Pas de cartes, pas de GPS, seule une connaissance ancestrale des lieux rend possible la navigation.

### Le fleuve est le maître

Chasser, camper, pêcher, se laver, ici le fleuve est maître et il faut le respecter, tel est le savoir des Bushinenge. Plus en aval, le saut Lésé Dédé, littéralement « laisse-toi mourir », en atteste non sans humour. Le matin suivant, nous croisons les enfants

de l'école Mofina qui rentrent chez eux grâce aux pirogues de ramassage scolaire. Après un court arrêt à Grand-Santi, une pluie violente nous cueille, tout devient gris, les bruits de la forêt s'arrêtent, le fleuve est transfiguré. Puis tout cesse d'un coup, et le soleil refait son apparition tout aussi soudainement. Le soir, le bivouac a lieu à Beli Campoe dans le village de Séké. Un coup de pirogue et nous nous baignons au beau milieu du fleuve sur un banc de sable. Après le dîner, grande discussion avec Otti Fania, une des trois « Capitaines » qui nous souhaite la bienvenue. Chacun s'endort dans son hamac dont la forme rappelle celle de la pirogue. Les sensations et les rencontres de la journée défilent alors de part et d'autre de l'étrave, du fleuve aux songes.

Dès le petit matin, les femmes descendent en contrebas du village pour faire la vaisselle et laver le linge dans le fleuve. Les enfants jouent sur la berge. Tout le monde nettoie les feuilles et les fruits tombés à terre durant la nuit. Otti Fania allume son feu pour le petit-déjeuner. La fumée s'éclaircit des premiers rayons du soleil. Un vieil haras à côté de chez elle, prend la pose. Après une matinée sur le Tapanahony (affluent du Maroni), au Suriname, nous passons la nuit à Providence. Le dernier jour, le fleuve s'élargit, devient plus navigable et ressemble à ce que l'on imagine en quittant Paris. Saint-Laurent du Maroni apparaît. « Mi e dango a liba Maroni, nan ga Séké » (j'ai descendu le Maroni, avec Séké).

GRÉGORY GÉRAULT

## Carnet pratique



Les Abattis Kotika est le premier site classé de Guyane. À la saison sèche, une plante appelée « salade coumarou » pousse sur les rochers ; après les avoir couverts de vert, elle fleurit puis les recouvre d'un tapis violet.

### Se renseigner

Comité du tourisme de la Guyane, 1, Rue Clapeyron, 75008 Paris. 01.42.94.15.16 ou [www.tourisme-guyane.com](http://www.tourisme-guyane.com) Sur place, Couleurs Amazone, 21, bd Jubelin, 97300 Cayenne. Tél. 05.94.28.70.00 ; fax : 05.94.28.70.01. [www.couleursamazone.com](http://www.couleursamazone.com)

### Y aller

Air France assure un vol quotidien vers la Guyane depuis Paris tout au long de l'année. A/R dès 468 €. [www.airfrance.fr](http://www.airfrance.fr) Air Caraïbes assure trois à six vols directs par semaine selon la saison : [www.aircaraibes.com](http://www.aircaraibes.com)

### Matériel

Sacs étanches, lampe frontale pour les bivouacs, vêtements chauds pour les nuits en hamac qui peuvent être fraîches, poncho solide pour la pluie, lunettes de soleil et chapeau.

Un guide, celui de Philippe Boré « Guide Guyane » (en vente sur place ou à la Fnac, 19,70 €).

### Santé

Un traitement antipaludéen est nécessaire. Se munir d'un répulsif anti-moustiques pour les vêtements et d'une moustiquaire. Porter des vêtements longs et fermés. Utiliser de la crème solaire indice UV50 est indispensable, à 5° C de l'équateur, le soleil est très fort. Enfin, la vaccination contre la fièvre jaune est obligatoire.

### Les Bushinenge

Descendants d'esclaves africains, les Bushinenge ont fui les plantations de café et de canne à sucre du Suriname au XVIII<sup>e</sup> siècle, en se réfugiant dans la forêt et ont peuplé la région de cette frontière naturelle entre les deux pays, qu'est le Maroni. Les Noirs-marrons ou Marronneurs, ont donné leur nom au fleuve. Aujourd'hui, ils vivent toujours sur les deux rives. Les différentes ethnies sont les Djukas, les Alukus ou Bonis, les Paramacas et les Saramacas. Leur langue est un mélange de dialectes africains, de portugais, de français, d'espagnol et d'hébreux. Cette langue

(nengé tongo) fut créée par les esclaves afin de se comprendre entre eux, car ils venaient de différents pays d'Afrique : Ghana, Côte d'Ivoire et Bénin.

À lire dans la revue « Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique » : « Des esclaves marrons aux Bushinenge : le marronnage et ses suites dans la région des Guyanes », par Francis Dupuy.

En ligne : <http://chrhc.revues.org/1531>



Le Pangé en coton, aux motifs animistes, que brode une Bushinenge, était un habit de fête à l'époque de l'esclavage.